



OGAWA Ito

LA PAPETERIE

TSUBAKI

Roman traduit du japonais
par Myriam Dartois-Ako



Éditions
Philippe Picquier

OGAWA Ito

LA PAPETERIE TSUBAKI

Roman traduit du japonais
par Myriam Dartois-Ako



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Restaurant de l'amour retrouvé
Le Ruban
Le Jardin arc-en-ciel

Titre original : *Tsubaki bunguten*

© 2016, Ogawa Ito

Edition française publiée avec l'autorisation d'Ogawa Ito /
Gentosha Inc., par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français,
Tokyo.

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

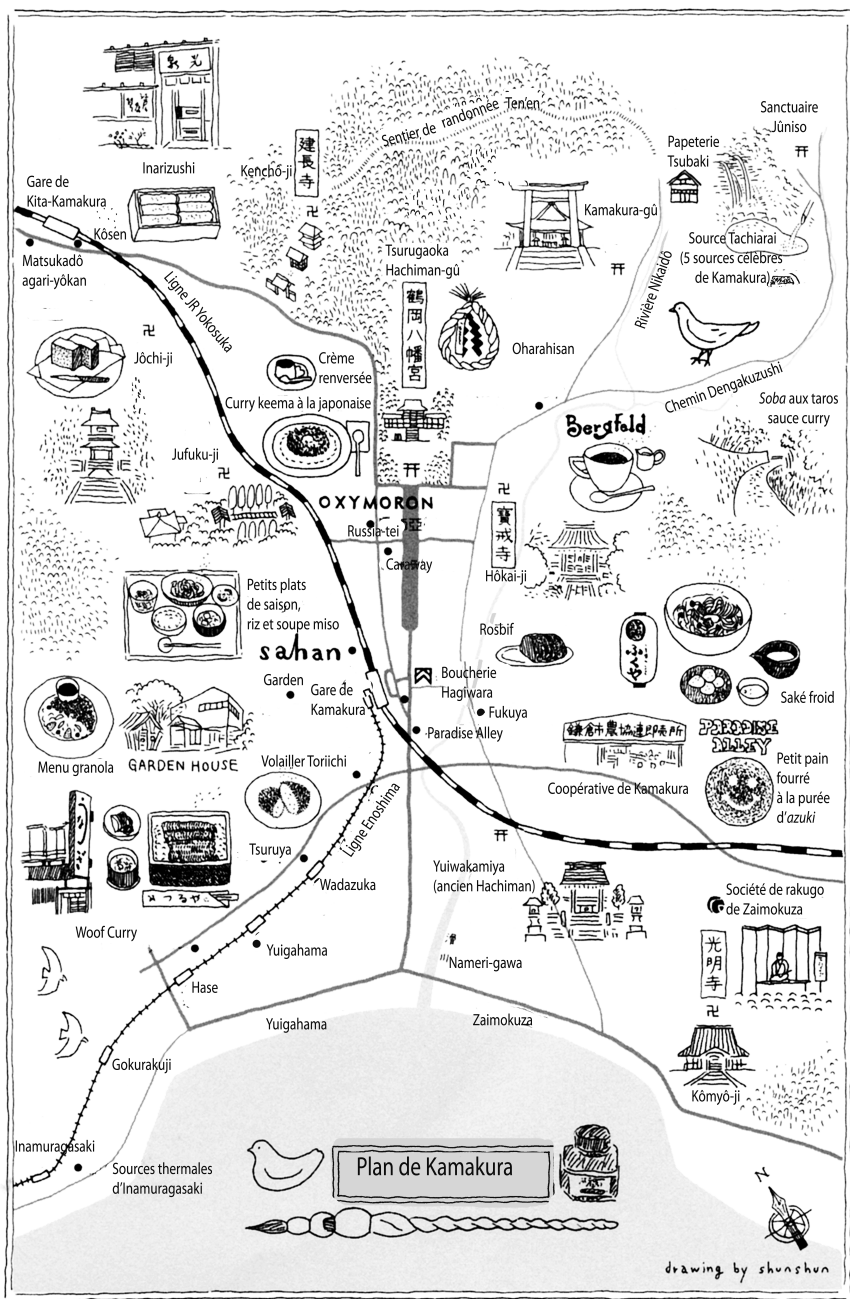
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1356-5



ÉTÉ

夏

J'habite une petite maison au pied d'une petite colline. C'est à Kamakura, dans la préfecture de Kanagawa, mais dans les terres, assez loin de la mer.

Avant, je vivais avec l'Aînée; depuis sa disparition il y a trois ans environ, j'occupe seule cette vieille maison traditionnelle. Mais je ne me sens pas trop isolée car il y a toujours une présence aux alentours. Même dans ce quartier où, la nuit, c'est si calme qu'on se croirait dans une ville fantôme, au matin la vie reprend ses droits et l'on entend des voix s'élever ici et là.

Chaque jour, une fois que je me suis habillée et débarbouillée, je commence par mettre de l'eau à chauffer dans la bouilloire. Pendant ce temps, je passe un coup de balai dans la maison et je brique le parquet. Cuisine, véranda, salon, escaliers, je nettoie tous les sols les uns après les autres.

Lorsque l'eau se met à bouillir, je fais une pause pour remplir d'eau chaude la théière. Je me remets à frotter le parquet en attendant que le thé infuse.

Pendant que la machine à laver tourne, je m'assieds enfin dans la cuisine pour m'accorder un bon thé bien chaud. Un parfum aux notes fumées s'élève de ma tasse. Cela ne fait que très peu de temps que j'apprécie le thé vert *kyô-bancha*. Quand j'étais petite, je ne comprenais pas comment l'Aînée pouvait avaler une décoction de feuilles mortes. Maintenant, même en plein été, il me faut mon thé chaud le matin, sans quoi mon organisme n'arrive pas à se réveiller.

Je buvais mon thé en pensant à tout et à rien quand la petite fenêtre sur le palier de la maison d'à côté s'est lentement ouverte. C'était Madame Barbara, ma voisine de gauche. Elle a tout l'air d'être japonaise à cent pour cent, mais allez savoir pourquoi, tout le monde l'appelle ainsi. Peut-être a-t-elle vécu à l'étranger autrefois ?

— Bonjour Poppo !

Sa voix était aérienne, comme si elle surfait sur le vent.

— Bonjour ! ai-je répondu sur un ton plus aigu que d'habitude, comme elle.

— Encore une belle journée ! Viens donc prendre un thé, tout à l'heure. J'ai reçu du castella de Nagasaki.

— D'accord ! Bonne matinée à vous, Madame Barbara.

Se saluer d'une fenêtre à l'autre, entre le rez-de-chaussée et le premier étage, c'était notre rituel matinal. Chaque fois, je pense à Roméo et Juliette, et ça me fait sourire.

Au début, j'étais plutôt mal à l'aise. Parce que, imaginez un peu, j'entends tout ce qui se passe chez la voisine. Ses quintes de toux, ses conversations au téléphone et même, parfois, sa chasse d'eau. On croirait vivre ensemble sous le même toit. Pas besoin de tendre l'oreille pour tout savoir de l'autre.

Mais maintenant j'arrive à la saluer sans rougir. Cet échange avec Madame Barbara marque pour de bon le début de ma journée.

Moi, c'est Amemiya Hatoko.

C'est l'Aînée qui a choisi mon prénom.

Hatoko, « l'enfant des pigeons », à cause des pigeons du sanctuaire Tsurugaoka Hachiman-gû : le caractère chinois 八 *hachi* est censé représenter deux pigeons serrés l'un contre l'autre. Du coup, du plus loin que je me souvienne, tout le monde m'a toujours appelée Poppo – comme les enfants surnomment les pigeons.

Qu'est-ce qu'il fait lourd dès le matin ! A Kamakura, l'humidité est terrible.

Le pain fraîchement cuit devient tout de suite caoutchouteux, et il moisit aussi ; même l'algue *kombu*, normalement cassante, ramollit.

Après avoir étendu le linge, j'ai sorti les poubelles sans attendre. Le point de collecte, qu'on appelle ici une « station », est situé au pied du pont qui enjambe la Nikaidô, la rivière qui coule au cœur du quartier.

La collecte des ordures ménagères a lieu deux fois par semaine. A part cela, le papier et les textiles, les déchets verts et les bouteilles en plastique, le verre et les boîtes de conserve sont ramassés une fois par semaine, chacun un jour différent, sauf le samedi et le dimanche. Pour les déchets non valorisables, le ramassage est mensuel. Au début, je trouvais ça pénible de tout trier dans le détail, mais maintenant c'est devenu un plaisir.

Quand j'ai fini de sortir les poubelles, c'est l'heure à laquelle les écoliers, leur cartable sur le dos, passent en file indienne devant la maison. Une bonne part de la clientèle de la papeterie Tsubaki vient de l'école primaire située à quelques minutes à pied.

J'ai contemplé la maison d'un œil neuf.

Sur la vieille porte à deux battants vitrés en haut figurent les mots *Papeterie* à gauche et *Tsubaki* à droite. Tsubaki,

ツバキ 文具店

comme le grand camélia du Japon qui se dresse à l'entrée, véritable sentinelle chargée de protéger la maison.

La plaque en bois fixée à côté de la porte a beau être noircie, en regardant bien, on arrive à déchiffrer le nom d'*Amemiya*, tout délavé. Deux caractères d'une grande simplicité, mais magnifiques. Comme le nom de la boutique, c'est l'Aînée qui les a écrits.

La famille Amemiya est une lignée d'écrivains calligraphes qui remonte, paraît-il, à l'époque d'Edo, au XVII^e siècle.

Autrefois ils faisaient office de secrétaire et prenaient la plume pour les nobles et les seigneurs. Evidemment, avoir une belle écriture était une condition fondamentale. Durant le shogunat de Kamakura, autour du XIII^e siècle, il y eut trois secrétaires célèbres.

Plus tard, à l'époque d'Edo, des femmes ont rempli ce rôle dans l'entourage féminin du shogun, au service de l'épouse officielle et des concubines aussi. L'une d'entre elles aurait fondé notre lignée.

Depuis, les femmes Amemiya sont écrivains publics et calligraphes de génération en génération. L'Aînée était la dixième du

nom, et moi qui lui ai succédé – enfin, je me suis juste retrouvée à prendre sa suite –, je représente la onzième génération.

Soit dit en passant, en termes de filiation, l'Aînée était ma grand-mère. Mais pas une seule fois elle ne m'a laissée l'appeler familièrement mamie. Elle m'a élevée toute seule, en parallèle de son travail d'écrivain public.

A la différence d'autrefois, notre travail aujourd'hui consiste principalement à écrire un nom sur une enveloppe d'offrande, l'épigraphe d'une stèle ou le patronyme d'un nouveau-né, quand ce n'est pas une enseigne, la devise d'une entreprise ou une dédicace.

L'Aînée, si on le lui demandait, se chargeait de tous ces menus travaux d'écriture, qu'il s'agisse de calligraphier le nom du vainqueur de la compétition de croquet d'un club de seniors, le menu d'un restaurant japonais ou le curriculum vitae du fils d'une famille du quartier à la recherche d'un emploi. Bref, nous sommes les femmes à tout faire du pinceau, bien qu'en apparence notre commerce soit une simple papeterie de quartier.

En dernier, j'ai changé l'eau de la stèle épistolaire.

A première vue, on dirait une simple pierre, mais pour la famille Amemiya, cette stèle est plus importante que le

Bouddha lui-même. C'est le mémorial des lettres. A cette saison, des iris du Japon fleurissent à foison tout autour.

C'est ainsi que s'achèvent mes occupations matinales.

Ensuite, jusqu'à l'ouverture de la papeterie Tsubaki à neuf heures et demie, j'ai un peu de temps libre. Aujourd'hui, je dois aller chez Madame Barbara prendre le thé du matin.

Quand j'y repense, ça fait six mois que je n'ai pas arrêté un instant. Même si Tante Sushiko s'était chargée du plus gros des formalités après le décès de l'Aînée, il y avait certaines choses qu'elle n'avait pas pu régler toute seule, et comme je m'étais enfuie à l'étranger, une montagne de tracasseries s'était accumulée. Je les ai lentement résorbées, petit à petit, comme on récure le fond d'une casserole carbonisée. Ce brûlé, c'était surtout des questions d'héritage et de droits.

Tout cela, du haut de mes vingt ans et quelques, me paraissait tout à fait dérisoire. Mais l'Aînée avait été adoptée par la famille Amemiya dans son enfance et cela compliquait tout. J'avais envie de chiffonner tout ça et de le balancer à la poubelle, mais à l'idée que certains adultes ne manqueraient pas de ricaner, une énergie inattendue a surgi en moi au dernier moment.

Et puis, si je plaquais tout, la boutique abandonnée serait vite démolie, transformée en un immeuble ou un parking. Et mon camélia adoré serait coupé.

Cet arbre que j'aime depuis mon enfance, j'ai décidé de le protéger, quoi qu'il arrive.

Cet après-midi-là, le tintement de la sonnette m'a réveillée en sursaut.

Je m'étais assoupie sans m'en rendre compte. Le chuchotis de la pluie qui mouillait le sol était la meilleure des berceuses. Cela faisait quelques jours qu'il pleuvait en début d'après-midi.

J'ouvre la papeterie Tsubaki à neuf heures et demie et, le midi, je déjeune toujours dans la cuisine attenante en gardant un œil sur la boutique. Le matin, je me contente d'un thé chaud, avec parfois un fruit; du coup, je déjeune assez copieusement.

Ce jour-là, comme il n'y avait pas foule, j'ai fait la bêtise de m'allonger sur le canapé de l'arrière-boutique. Alors que je pensais juste me reposer un peu, je me suis profondément endormie. Au bout de six mois, j'ai pris mes marques; la tension doit être retombée car j'ai souvent sommeil ces derniers temps.

— Bonjour! a répété une voix de femme.

Je me suis précipitée dans le magasin.

Cette voix me disait quelque chose. J'avais vu juste : c'était la patronne de chez Uofuku, la poissonnerie du quartier.

— Ça alors, Poppo! s'est-elle écriée dès qu'elle m'a vue, les yeux brillants. Quand es-tu revenue? a-t-elle demandé, toujours du même ton enjoué.

Elle tenait à la main une énorme pile de cartes postales.

— Au mois de janvier, ai-je répondu.

En soulevant l'ourlet de sa jupe longue, elle a fait glisser un pied derrière l'autre et exécuté une petite révérence en minaudant, pour plaisanter. Ça, c'était elle tout craché, la voir réveillait des souvenirs qui me faisaient chaud au cœur.

Quand l'Aînée m'envoyait faire les courses pour le dîner, la poissonnière m'offrait toujours une sucrerie – un bonbon, un chocolat ou un *karintô* tout croustillant. Elle m'en donnait exprès, car elle savait bien que l'Aînée me les interdisait. Cela faisait rêver la fillette que j'étais : comme j'aurais été heureuse de l'avoir pour maman!

Nous étions voisines mais je ne l'avais pas vue pendant six mois. Pourquoi? Cela me tracassait.

— Ma mère est devenue grabataire. Du coup, je suis restée à son chevet à Kyûshû. Nous nous sommes croisées,

toi et moi, a-t-elle annoncé avec un sourire. Ça me fait plaisir de voir que tu as l'air en forme. Tu sais, avec Papa, on s'est souvent demandé ce que tu devenais.

Papa, c'était son mari. Il est mort il y a quelques années des suites d'une grave maladie. Tante Sushiko me l'avait appris par mail pendant que j'étais au Canada en programme vacances-travail.

— Je suis bien contente de te trouver ici. Parce que tous les ans, il y a plein de gens qui attendent nos vœux estivaux. Je me demandais comment j'allais faire cette année, et voilà que j'entends dire que la papeterie Tsubaki avait rouvert. Je suis venue voir en me disant que ce n'était pas possible, mais si ! Qu'est-ce que je suis contente ! a-t-elle dit en me tendant son paquet de cartes postales.

C'étaient les cartes de vœux d'été vendues par la Poste, avec chacune un numéro de loterie.

La poissonnière n'a pas une vilaine écriture, loin de là. Sa plume a la légèreté d'une belle étoffe flottant dans les airs. Malgré tout, chaque année, elle confiait sans faute la calligraphie de ses cartes postales à la papeterie Tsubaki. Simplement parce que l'Aînée et elle étaient de vieilles relations.

— Tu t'en occupes comme d'habitude, s'il te plaît ?

— A votre service.

En deux répliques, l'affaire était entendue.

Après avoir bavardé un moment, elle est repartie.

Son tablier à fleurs usé, ses socquettes blanches, la grosse barrette qui retenait sa frange, tout me rappelait des souvenirs. Elle avait désormais confié la poissonnerie à son fils et à sa belle-fille, et elle en profitait pour s'occuper de ses petits-enfants. Elle avait eu trois enfants, que des garçons ; c'était peut-être pour ça qu'elle me choyait comme sa fille, quand j'étais petite.

J'ai tourné la page du calendrier pour surligner en rose les jours qui délimitaient les grandes chaleurs dans l'ancien calendrier traditionnel : *shôsho* et *risshû*, aux alentours du 7 juillet et du 7 août. Avant *shôsho*, on envoie ses vœux pour la saison pluvieuse, jusqu'à *risshû* ce sont les vœux d'été, et après, c'est pour l'arrière-saison. De mon point de vue, c'était surtout un gros travail de calligraphie, comme on ne m'en avait pas confié depuis longtemps.

Je me suis passé de l'eau fraîche sur le visage pour me réveiller, avant de m'y mettre sans tarder.

Tout d'abord, avec le sceau à motif de poisson qu'on utilise depuis des années, j'ai apporté la touche finale au recto des cartes. C'est un travail simple dont je peux m'occuper pendant les heures d'ouverture de la boutique. Cela fait des

années, que dis-je, des lustres que notre papeterie se charge des vœux estivaux de la poissonnerie Uofuku. Un travail qui n'a rien de compliqué, mais qui, vu le volume, ne doit pas être sous-estimé. Les multiples accessoires utilisés au fil des ans sont rangés en bon ordre dans des boîtes, comme les avait laissés l'Aînée. Vu que je connais la patronne depuis longtemps, je n'ai pas besoin de chercher très loin pour concocter en un tournemain une carte estivale typique de chez Uofuku.

Tout le problème réside dans le verso. Le dos de chaque carte est différent, on est loin du travail à la chaîne.

Quand on a le ventre vide, la main qui tient le pinceau manque de force ; une fois la boutique fermée, j'ai commencé par aller dîner.

Le soir, je mange presque toujours dehors. Cela fait grimper mon coefficient d'Engel mais je n'arrive pas à me motiver à cuisiner juste pour moi. Heureusement, à Kamakura, qui est aussi une ville touristique, les restaurants sont nombreux et le choix est vaste.

Après avoir savouré mon premier plat de *hiyashi chûka* de l'année, des nouilles froides accompagnées d'ingrédients variés coupés en lamelles, j'ai fait un petit détour par le sanctuaire Kamakura-gû. J'ai l'habitude de marcher seule, mais à

Kamakura il fait drôlement sombre une fois la nuit tombée. Dans l'arrière-pays en particulier, les lampadaires sont rares. Il n'était pas encore vingt heures mais l'obscurité était déjà profonde.

Pour tromper ma peur, je marchais en faisant claquer exprès mes *geta* sur le sol. La pluie avait cessé en fin d'après-midi mais le ciel restait menaçant, je n'étais pas à l'abri d'une averse soudaine.

Si le sanctuaire Tsurugaoka Hachiman-gû honore le fondateur du shogunat de Kamakura, Minamoto no Yoritomo, le Kamakura-gû, lui, célèbre celui qui y a mis un terme: le prince Morinaga. Au fond de l'enceinte du sanctuaire se trouve encore la grotte où il a été emprisonné; on peut la voir en payant pour visiter l'intérieur.

Du coup, j'éprouvais toujours une vague réticence à aller me recueillir dans ces deux sanctuaires, le Tsurugaoka Hachiman-gû et le Kamakura-gû, je ne voulais pencher ni d'un côté ni de l'autre; au bout du compte, j'ai joint les mains comme d'habitude. En haut des escaliers trônait une énorme tête illuminée de lion *shishi-gashira*.

De retour à la maison, j'ai pris une douche pour me rafraîchir, puis j'ai sorti du placard l'écritoire qui y dormait en temps normal et j'en ai lentement soulevé le couvercle. La

boîte en bois de paulownia, un cadeau de l'Aînée, contient des stylos-pinceaux et des stylos-plume, tout le nécessaire d'un écrivain calligraphe.

Le couvercle est orné d'un motif de pigeon en nacre. C'est une boîte réalisée sur mesure, commandée exprès par l'Aînée à un artisan de Kyoto, mais les pierres précieuses enchâssées dans les yeux du pigeon ont disparu et la queue de l'oiseau est retenue par du ruban adhésif. Pour moi, c'est le rappel d'un passé douloureux.

Les premiers mots que j'ai appris étaient, comment pourrais-je l'oublier ? ceux du poème *Iroha*, qui tient aussi lieu de syllabaire.

A un an et demi, je savais le réciter par cœur sans faire d'erreur, depuis *i-ro-ha-ni-ho-he-to* jusqu'au *n* final. Je me souviens qu'à trois ans, je savais l'écrire en hiragana, et vers quatre ans et demi, en katakana. C'était le résultat de la stricte éducation dispensée par l'Aînée.

J'avais six ans quand j'ai tenu un pinceau pour la première fois. Le 6 juin de l'année de mes six ans – jour supposé faste pour les progrès pédagogiques –, pour la première fois de ma vie, j'ai pris en main le pinceau qui m'était destiné. Il avait été fabriqué avec des mèches de ma chevelure de bébé.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

Quand je suis rentrée de l'école après avoir mangé à la cantine, l'Aînée m'attendait, une paire de chaussettes neuves à la main. C'étaient des chaussettes toutes bêtes, simplement ornées d'un motif de lapin sur le côté, à hauteur du mollet. Je les ai enfilées et l'Aînée m'a dit d'une voix posée :

— Hatoko, assieds-toi là.

Elle avait l'air encore plus sévère que d'habitude.

Sur ses instructions, j'ai étalé un sous-main en feutrine sur la table basse et, dessus, j'ai posé une feuille de papier blanc que j'ai calée avec un presse-papiers. Tous ces gestes, je les ai accomplis moi-même, comme j'avais vu l'Aînée le faire. Sous mes yeux s'alignaient une pierre à encre, un bâton d'encre, des pinceaux et du papier. Ce qu'on appelle les « quatre trésors du lettré ».

J'écoutais les explications de l'Aînée en faisant de mon mieux pour contenir mon impatience. Je devais être surexcitée car ce jour-là, je ne sentais même pas les fourmis dans mes jambes.

Enfin, il a été temps de préparer l'encre. Avec la verseuse, j'ai déposé quelques gouttes d'eau sur le mont de la pierre à encre. Fabriquer de l'encre ! J'attendais ce moment depuis longtemps. J'adorais la sensation froide du bâton d'encre entre mes doigts. J'avais toujours rêvé d'essayer.

Jusque-là, l'Aînée ne m'avait jamais autorisée à toucher à ses affaires. Si j'étais surprise à jouer à me chatouiller les aisselles avec un pinceau, je me retrouvais sur-le-champ enfermée dans la remise. Parfois, j'étais même privée de repas. Mais plus il m'était interdit d'y toucher et plus j'en rêvais, follement.

Par-dessus tout, c'était l'encre qui me fascinait. Si je goûtais à ce bâton, quelle saveur aurait-il ? Ce serait bien sûr délicieux, encore plus que du chocolat ou un bonbon. J'en étais persuadée. J'adorais l'arôme léger et mystérieux qui flottait quand l'Aînée préparait de l'encre.

Donc, pour moi, ce 6 juin de mes six ans était le jour si attendu de mes débuts dans la calligraphie. Mais maintenant que je tenais entre mes doigts ce bâton d'encre qui m'avait tant fait rêver, je me débrouillais affreusement mal et l'Aînée fulminait.

Ce geste simple, frotter le sommet de la pierre pour obtenir une mer d'encre, était terriblement compliqué pour moi qui avais six ans. Si j'inclinais le bâton pour le broyer plus vite, j'héritais aussitôt d'une tape sur la main. Et il n'était pas question d'essayer d'en grignoter un bout pour savoir quel goût cela avait.

Ce jour-là, j'ai dû tracer une interminable série de ronds sur le papier. Comme si j'écrivais une enfilade de **o** *no*

en hiragana, un trait en diagonale suivi d'une grande boucle, je me suis exercée sans fin à faire des loopings. Alors que j'y arrivais facilement quand l'Aînée soutenait ma main, toute seule, le trait s'échappait sans cesse, il dérapait à droite ou à gauche, devenait fin comme un ver de terre ou épais comme un serpent, grossissait parfois jusqu'à se transformer en un crocodile au ventre plein, il n'avait jamais la même largeur.

N'incline pas le pinceau, tiens-le bien droit.

Lève le coude.

Ne regarde pas ailleurs.

Tiens-toi face à la feuille.

Pense bien à ta respiration.

Plus j'essayais de tout faire en même temps, plus mon corps penchait d'un côté ou de l'autre, ma respiration était saccadée, mes gestes désordonnés. Sur la feuille s'étaient étalés des ronds pitoyables. Je commençais à en avoir assez de répéter toujours le même geste. Après tout, je n'étais qu'une petite fille en cours préparatoire.

Pour finir, ce 6 juin de mes six ans n'aura pas été le jour de mes brillants débuts. Mais pour faire plaisir à l'Aînée, j'ai continué à m'exercer de toutes mes forces.

Quand j'ai su tracer de gauche à droite des boucles de la même taille, j'ai dû m'entraîner à en faire autant de droite à gauche.


Les jours de semaine, après le dîner, c'était l'heure de la calligraphie. Une heure jusqu'à ma deuxième année à l'école primaire, une heure et demie jusqu'à ma quatrième année et deux heures jusqu'à ma sixième année, avec l'Aînée qui me guidait en permanence.


Pour les loopings de droite à gauche aussi, au début, j'étais complètement perdue, mais là encore, petit à petit, j'ai fini par tracer sans peine des boucles bien régulières, de la même taille et de la même épaisseur.

Les hiragana, c'est une succession de lignes courbes. Pour l'Aînée, cet entraînement était la base essentielle d'une belle écriture.

Mes efforts ont porté leurs fruits et je suis devenue capable de tracer avec aisance de belles courbes, sans un accroc, même les yeux fermés.

Une fois terminé l'apprentissage des ronds, je suis passée aux hiragana du syllabaire traditionnel, l'un après l'autre, jusqu'à les maîtriser parfaitement. Pour y arriver, j'inventais des images à ma manière.

 Le *i*, c'étaient deux amis qui bavardaient gaiement, assis face à face dans une prairie.

 Le *ro* représentait un cygne majestueux à la surface d'un lac.

は Le *ha* commençait comme un avion qui descend en piqué avant de faire des acrobaties dans le ciel.

Au début, je repassais l'exemple calligraphié par l'Aînée ; ensuite, je traçais le caractère en regardant l'exemple ; pour finir, je le reproduisais de tête, sans rien sous les yeux. Quand l'Aînée jugeait que c'était réussi, je pouvais enfin passer au suivant.

Chaque hiragana possède un contexte, un passé. C'était difficile à comprendre pour l'écolière que j'étais, mais parfois, connaître le caractère chinois dont il était issu me permettait de visualiser la forme à atteindre.

Le livre dont je m'inspirais était le *Kôyagire daisanshû*, la plus ancienne copie connue du recueil de poèmes *Kokinshû*. Puisque d'après l'Aînée, contempler de belles choses était un moyen de progresser, je passais mes journées à le feuilleter, au lieu de lire des livres pour enfants.

Même si on n'y comprend rien, ces calligraphies de la main du grand poète Ki no Tsurayuki sont d'une beauté féerique. Chaque caractère fluide m'apparaissait comme l'un des douze kimonos juxtaposés que l'on portait à cette époque lointaine, que l'on aurait effeuillés un à un.

Arriver à maîtriser l'écriture des cinquante hiragana et autant de katakana m'a bien demandé deux ans, je crois.

C'est à partir de l'été de ma troisième année d'école primaire que j'ai vraiment commencé à m'exercer à tracer des caractères chinois, des kanji.

Avec les grandes vacances, l'ardeur de l'Ainée redoublait. Je n'avais pas le temps d'aller à la piscine ou de sortir manger une glace pilée avec des camarades. Du coup, je n'ai jamais réussi à me faire une vraie copine, quelqu'un que j'aurais pu fièrement appeler « ma meilleure amie ». En classe, j'étais une élève sombre et réservée, presque invisible, je crois.

永 Le premier kanji que j'ai appris à tracer, c'est celui de l'éternité. Puis ceux des quatre saisons

春夏秋冬

et de mon nom, Amemiya Hatoko,

雨宮鳩子

que j'ai copiés jusqu'à savoir les calligraphier correctement.

A la différence des hiragana et des katakana dont le nombre est limité, il y a une infinité de kanji. C'est comme un voyage sans fin ni but. Et en plus, on les décline en plusieurs styles de calligraphie : régulier, semi-cursif ou cursif, en fonction duquel l'ordre des traits peut varier. Il fallait mémoriser un nombre incommensurable de choses.

C'est ainsi que j'ai passé mes années d'écolière à calligraphier sans arrêt.

Quand j'y repense, je n'ai pas un seul bon souvenir de cette période. Comme l'Aînée me serinait qu'une journée de repos, c'étaient trois jours de travail pour se remettre à niveau, même pendant les classes vertes et le voyage de fin d'année, j'emportais un stylo-pinceau pour m'entraîner en cachette des enseignants. Je trouvais ça normal, il ne me venait même pas à l'idée de me rebeller.

La tête pleine de ces souvenirs, je me suis redressée et je me suis mise à préparer de l'encre.

Je ne faisais plus déborder l'eau de la pierre à encre. Je n'inclinais plus le bâton.

On dit que la préparation de l'encre a un effet apaisant. J'ai goûté de tout mon être, pour la première fois depuis longtemps, cette agréable sensation d'abandon.

Ce n'est pas qu'on s'endort, plutôt que l'esprit s'enfonce progressivement, à reculons, dans des profondeurs obscures, insondables. J'étais à deux doigts de plonger dans l'extase.

Après avoir tracé quelques traits pour juger de la densité de l'encre, j'ai calligraphié les adresses au dos des cartes postales.

Écrire le nom du destinataire sans faire d'erreur est la première des règles de correspondance que l'Aînée m'a enseignées.

L'adresse est le visage d'une lettre, répétait-elle. C'est pourquoi il faut y apporter un soin particulier, la tracer d'une belle main claire.

J'ai écrit l'adresse sur chaque carte, avec le nom du destinataire bien au centre.

L'Aînée plaçait la beauté de l'écriture au-dessus de tout et elle y est restée attachée jusqu'à son dernier souffle. Mais elle refusait de sombrer dans l'artifice.

Si tu as une belle plume mais que personne n'arrive à te lire, ça n'a rien d'élégant, c'est juste impoli, martelait-elle.

Une écriture magnifique, ça n'a aucun sens si le destinataire ne parvient pas à la déchiffrer. Alors, même s'il lui arrivait de s'exercer au style cursif, en pratique, elle ne l'utilisait presque jamais dans son travail.

La clarté et la précision sont essentielles, car un écrivain public n'est pas un artiste calligraphe : ces principes m'ont été inculqués dès ma plus tendre enfance. Donc, en vertu des préceptes de l'Aînée, je m'efforçais à mon tour d'écrire les adresses dans un style régulier et clair, parfaitement lisible, pour que n'importe quel facteur puisse les déchiffrer.

Pour les numéros, la règle de l'Aînée était de s'en tenir aux chiffres arabes afin d'éviter toute erreur.

Il m'a fallu presque une semaine pour préparer les cartes de vœux d'été pour la patronne de la poissonnerie Uofuku. Par bonheur, je n'en ai pas raté une seule.

Pendant que j'étais ainsi occupée, le mois de juin s'est achevé. La saison des pluies, de courte durée cette année, touchait déjà à sa fin.

Tous les ans, le 30 juin, il y a un grand rite de purification au sanctuaire Hachiman.

L'après-midi, je suis partie un peu plus tôt de la maison pour me balader un peu avant de rejoindre le sanctuaire. La papeterie Tsubaki étant fermée le samedi après-midi, le dimanche et les jours fériés, je suis libre de sortir.

Je partais chercher un nouvel *oharahisan*.

L'*oharahisan*, c'est cette décoration faite d'une torsade de paille de riz tressée et reliée aux extrémités qui orne souvent le porche des maisons de Kamakura. On peut en obtenir une neuve à l'occasion des rites de purification, deux fois par an.

La décoration distribuée lors de la purification estivale, le 30 juin, a des zigzags en papier bleu, tandis que pour le rite hivernal, le 31 décembre, le papier est rouge. A la devanture

de la papeterie Tsubaki trônait encore le vieil *oharahisan* d'il y a un an.

Je ne suis pas très pieuse, mais pour cette coutume-là, je préférerais respecter scrupuleusement la tradition. L'Aînée allait elle aussi sans faute aux deux rites annuels, même si elle croulait sous le travail.

Sans attendre, j'ai versé mon obole de trois mille yens contre une nouvelle décoration. Comme je tombais juste au bon moment, j'en ai profité pour assister à la cérémonie.

A l'instant où j'ai franchi le *chinowa*, un grand anneau de plusieurs mètres de haut en chaumes de graminées, j'ai nettement senti l'été arriver. Le ciel a pris un éclat lumineux, il m'est apparu plus bleu.

A Kamakura, l'année commence avec l'été, j'en suis intimement convaincue. De l'autre côté du *chinowa*, haut dans le ciel, planaient majestueusement deux milans.

Après avoir franchi trois fois le *chinowa* en tournant une fois à gauche puis à droite en décrivant un huit, j'ai bu le saké sacré offert par une prêtresse et les tensions qui m'habitaient se sont dénouées. Je me sentais comme enveloppée dans le bleu du ciel encore plus profond.

De retour à la maison, un peu enivrée par l'alcool, j'ai accroché sous le porche mon nouvel *oharahisan*. Comme ça, j'étais enfin prête à accueillir l'été, le cœur tout neuf.

Il n'y avait personne dans les parages; j'en ai profité pour discrètement murmurer: « Bonne année! » Avais-je été entendue? Au même moment, une bourrasque d'air chaud a fait danser les bandelettes de papier bleu clair.

Comme pour prouver que l'été était bien là, dès le lendemain, les cigales se sont mises à chanter.

Elles étaient pourtant encore muettes la veille; à peine le mois de juillet entamé, voilà qu'elles se manifestaient, c'était étrange. Avec la saison des pluies qui s'était achevée tôt cette année, l'été s'installait pour de bon.

Mais pour être honnête, l'été, c'est la morte-saison pour la papeterie Tsubaki. Non seulement pour la boutique, mais pour Kamakura dans son ensemble. Les visiteurs se font rares. Il y a un peu d'animation autour de la gare, mais la plupart des gens vont à la mer, du côté de Yuigahama et de Zaimokuza.

Il y a aussi moins d'endroits à visiter; même le temple Meigetsu-in de Kita-Kamakura, réputé pour ses hortensias, les coupe tous dès le mois de juillet. En plus, comme il fait terriblement chaud, cela décourage sûrement les touristes.

Vu le peu d'activité dans la boutique, je me suis affairée à mettre de l'ordre dans la maison. Tante Sushiko avait fait du rangement, mais il restait encore un peu partout des affaires ayant appartenu à l'Aînée.

S'il s'était agi d'objets de prix, j'aurais pu les vendre à un antiquaire, mais les possessions de l'Aînée n'avaient pas la moindre valeur historique. Pour la plupart, c'étaient de vieux chiffons de papier sans intérêt. Dans le tas, j'ai même découvert des exercices de calligraphie, a priori de ma main. J'ai rassemblé et fourré le tout dans des sacs-poubelles. Si par hasard un client venait, il pouvait utiliser la sonnette installée dans la boutique pour signaler sa présence.

La papeterie est ouverte de neuf heures et demie jusqu'au coucher du soleil; au crépuscule, alors que je songeais à bientôt fermer, la sonnette a faiblement retenti.

J'ai couru vers le magasin, où se tenait une dame dans les soixante-cinq à soixante-dix ans, typique de la bourgeoisie locale. Mais je ne la connaissais pas.

Petite et frêle, elle portait une robe à manches bouffantes bleu marine à pois blancs et tenait à la main une ombrelle à pois coordonnée. Sa tête était couronnée d'un magnifique chapeau de paille orné d'une fleur artificielle, et ses mains

gantées de dentelle blanche. On aurait dit l'image d'une bouteille de Calpis.

Lorsque je l'ai saluée, Madame Calpis s'est exclamée :

— Il paraît que Gonnosuke, de chez les Sunada, est mort ce matin.

C'était potentiellement un travail d'écrivain public. Cette cliente n'était pas venue acheter des articles de papeterie, je le sentais. En cette matière, mon instinct est aussi sûr que celui de l'Aînée.

La papeterie Tsubaki est, comme son nom l'indique, un petit commerce de papeterie qui n'affiche pas son activité d'écrivain public. Malgré tout, les gens du voisinage et les anciens clients ont de temps en temps recours à mes services.

— Monsieur Gonnosuke, dites-vous ?

Ni ce nom ni celui des Sunada ne me disaient quoi que ce soit.

— Vous ne le connaissez pas ? Il est pourtant célèbre par ici.

— Je suis désolée.

J'avais comme une idée que la conversation allait s'éterniser. J'ai attendu le bon moment pour proposer un tabouret à Madame Calpis. Elle s'est avancée en boitillant et s'est assise avec grâce.

J'ai apporté un verre de café d'orge frais, j'en avais au réfrigérateur dans l'arrière-boutique, et je le lui ai présenté, posé sur un plateau.

— Je savais depuis longtemps qu'il avait une maladie de cœur, a-t-elle repris. La chaleur soudaine des derniers jours a sans doute eu raison de ses forces. La veillée funèbre aura lieu demain et la crémation après-demain, m'a-t-on indiqué.

— Ah bon ? ai-je répondu sans trop m'engager.

Je ne saisisais pas encore bien la situation. Je n'avais entendu parler d'aucun décès dans le quartier.

— Je peine à marcher, voyez-vous... J'aurais préféré y aller, mais puisque c'est impossible, j'aimerais au moins faire une offrande.

En effet, Madame Calpis avait la cheville gauche bandée. Voilà qui expliquait sans doute pourquoi elle avait traversé la boutique en boitillant.

— Bien sûr, ai-je approuvé d'un ton pénétré.

— Pourriez-vous rédiger de toute urgence une lettre de condoléances pour accompagner mon offrande ?

— Bien entendu, ai-je répondu laconiquement, les yeux sur les mains de mon interlocutrice.

Il fallait éviter de dévisager les clients venus demander la rédaction d'une lettre, m'avait un jour appris l'Aînée. Chacun

avait ses raisons bien à lui. Depuis, quand j'écoutais les explications d'un client, au lieu de le fixer dans les yeux, je m'efforçais de diriger mon regard vers ses mains. Les bras de Madame Calpis étaient bien bronzés, étonnamment musclés et robustes.

— Quand je pense au chagrin que doit avoir Madame Sunada... a-t-elle dit.

Pleurait-elle ou transpirait-elle? Impossible à dire, mais elle a sorti un mouchoir pour se tamponner le visage. Il était orné de pois, comme sa robe.

— Voulez-vous bien me raconter quelques-uns de vos souvenirs avec Monsieur Gonnosuke? ai-je demandé.

Madame Calpis a saisi des deux mains son verre de café d'orge, qu'elle a bu d'un trait. Il était déjà plus de dix-huit heures, mais le thermomètre affichait encore près de trente degrés. Pour rédiger une lettre de condoléances, il me fallait quelques informations sur Monsieur Gonnosuke.

— C'était un petit très intelligent, a déclaré Madame Calpis avec fierté. Madame Sunada n'a pas eu d'enfants, vous savez. C'est pour cela qu'elle a recueilli Gonnosuke, en accord avec son mari. Leurs proches y étaient vivement opposés, m'a-t-elle dit.

— C'était donc le fils adoptif de Monsieur et Madame Sunada, c'est bien cela? Ou il était en famille d'accueil?

Si c'était le cas, ce lien inespéré qui se brisait, quelle tristesse cela devait être pour les Sunada.

— C'est possible, mais... a éludé Madame Calpis d'une drôle de voix avant de sortir son téléphone portable et de pianoter dessus. Ah, voilà, Gonnosuke, c'est lui, a-t-elle ajouté d'un ton qui semblait me reprocher mon ignorance.

Elle m'a montré une photographie un peu floue. Au début, je n'ai pas bien saisi ce que je voyais mais, pour sûr, ce n'était pas un être humain.

— C'est... un singe? ai-je demandé, hésitante.

Avec un hochement de tête, elle a refermé son téléphone portable d'un geste sec.

— Il avait perdu son maître et vivait dans un refuge quand Madame Sunada l'a découvert, paraît-il.

Tout en parlant, elle a extirpé de son sac à main une enveloppe pour offrande funéraire et l'a posée sur la table. Dessus, un papillon autocollant portait son nom.

— Je suis désolée de vous presser, mais faites le plus vite possible, s'il vous plaît.

— C'est entendu.

— Je vous paierai la prochaine fois. Vous serez gentille de préparer une facture.